

SCIENCES PO

Fait politique

# *Votez tous pour moi !*

Les campagnes électorales de  
Jacques Blanc en Languedoc-  
Roussillon (1986-2004)

*Yves Pourcher*

Préface de Janine Mossuz-Lavau



SCIENCES PO

LES PRESSES

ACADÉMIQUE

# *Votez tous pour moi !*

---

*Les campagnes électorales  
de Jacques Blanc  
en Languedoc-Roussillon  
(1986-2004)*

# *Votez tous pour moi !*

---

*Les campagnes électorales  
de Jacques Blanc  
en Languedoc-Roussillon  
(1986-2004)*

Yves Pourcher

*Préface de*  
Janine Mossuz-Lavau

Catalogage Électre-Bibliographie (avec le concours des Services de documentation de la FNSP)

Votez tous pour moi ! Les campagnes électorales de Jacque Blanc en languedoc-Roussillon (1986-2004) / Yves Pourcher – Presses de Sciences Po, 2004. – (Collection académique.)

ISBN 2-7246-0952-2

RAMEAU :

- Blanc, Jacquess (1939-...)

- Candidats aux élections : France : LanguedoRoussillon (France) : Biographies

- Campagnes électorales : France : Languedoc-Roussillon (France) : Récits personnels

- Élections : France : Languedoc-Roussillon (France) : 1970-2000 : Récits personnels

- Élections : France : Languedoc-Roussillon (France) : 1970-... : Récits personnels

DEWEY :

- 324.6-448 : Vie politique : Histoire et géographie des élections – France : Midi-Pyrénées, Languedoc-Roussillon

Public concerné : tout public

La loi de 1957 sur la propriété intellectuelle interdit expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit (seule la photocopie à usage privé du copiste est autorisée).

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, du présent ouvrage est interdite sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris).

© 2004, PRESSES DE LA FONDATION NATIONALE  
DES SCIENCES POLITIQUES

ISBN - version PDF : 9782724681574

## Du même auteur

---

*Les Maîtres de granit. Les notables de Lozère du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Olivier Orban, 1987, réédition Plon, 1995 (prix « Théroouanne » de l'Académie française en 1988, prix international d'ethnohistoire « Pitre Salomone Marino » de la ville de Palerme en 1988).

*La Trémie et le Rouet. Moulins, industrie textile et manufactures de Lozère à travers leur histoire*, Montpellier, Les Presses du Languedoc-Max Chaleil éditeur, 1989.

*Les Jours de guerre. La vie des Français au jour le jour entre 1914 et 1918*, Paris, Plon, 1994, Hachette Pluriel, 1995 (prix « François Millepierres » de l'Académie française en 1995).

*Un commandant bleu horizon. Souvenirs de guerre de Bernard de Ligonnès 1914-1917*, Paris, Les Éditions de Paris, 1998.

*Pierre Laval vu par sa fille*, préface de V. Nahoum-Grappe, Paris, Le Cherche Midi, 2002.

*Jean Leymonnerie. Journal d'un poilu sur le front d'Orient*, Paris, Pygmalion, 2003.

*Le Rêveur d'étoiles*, Paris, Le Cherche Midi, 2004 (roman).

# Table des matières

<i>Préface</i>	9
<i>Cartes</i>	11
<i>Introduction</i>	15
<i>Chapitre 1 / PREMIERS JOURS DE CAMPAGNE EN 1986</i>	25
<i>Chapitre 2 / LA LOZÈRE ENNEIGÉE</i>	41
<i>Chapitre 3 / DE LA MAIRIE AU BISTROT</i>	57
<i>Chapitre 4 / NOUVELLES ÉTAPES</i>	75
<i>Chapitre 5 / LE DÉPUTÉ PRÉSIDENT</i>	91
<i>Chapitre 6 / QUATRE CAMPAGNES (1988-1997)</i>	103
<i>Chapitre 7 / CAMPAGNE DANS L'HÉRAULT EN 1998</i>	123
<i>Chapitre 8 / UNE TROISIÈME PRÉSIDENCE</i>	139
<i>Chapitre 9 / L'HÉRITAGE POLITIQUE</i>	153
<i>Chapitre 10 / LES RÉGIONALES DE 2004</i>	165
<i>Chapitre 11 / LE VENT DE LA DÉFAITE</i>	181
<i>Épilogue</i>	195
<i>Bibliographie</i>	201
<i>Tableau des personnes citées</i>	205

# Préface

---

**O**n raconte trop souvent que la politique se fait à la télévision. Lors d'une élection, tout se jouerait lorsque des candidats s'affrontent devant les journalistes ou lorsque sont retransmis de brefs extraits de meetings tenus à Paris ou à Marseille. On passe à mon sens, en s'en tenant à cette vision des choses, à côté de la réalité. Car l'action politique se déploie aussi dans des campagnes électorales bien différentes, qui voient les candidats arpenter cette France qu'on dit profonde, tenir des réunions dans des villages dont le nom ne dit rien, ne serait-ce que dans le département voisin, investir les cafés pour trinquer avec les gens du coin, ces « vraies gens » qu'on se garde bien de nous montrer dans les émissions qui précèdent les scrutins. C'est à lever le voile sur toute cette partie cachée de la politique que s'est attaché Yves Pourcher.

Notre auteur a suivi un homme politique, l'UDF puis UMP Jacques Blanc, dans toutes ses campagnes électorales, de 1986 à 2004. Pendant dix-huit ans, à chaque échéance, il l'a accompagné dans les villages les plus reculés de l'Hérault, de la Lozère, du Gard, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales. Et, en ethnologue qui observe, écoute, note, photographie littéralement le corps à corps de l'homme politique avec le public dont il veut emporter l'adhésion, il a tenté de saisir cette mystérieuse alchimie qui fait du candidat un élu, après des kilomètres sous la pluie, des banquets républicains jusqu'à plus soif, des mains serrées sur les marchés, des couchers à point d'heure.

« Atmosphère, atmosphère ! » s'exclamait Arletty. C'est bien toute une atmosphère qui nous est restituée, quand l'homme qui veut convaincre ne se trouve pas face au journaliste d'un quelconque vingt heures, mais affronté au paysan de la Lozère qui lui demande de résoudre les vrais problèmes de sa vie. Le texte que nous livre ici Yves Pourcher se présente sous la forme d'un journal, tenu à l'occasion de chaque campagne où, embarqué dans la voiture du candidat ou d'un autre, il ne manque pas une journée d'un périple du côté des vignes et des labours. Les routes enneigées valent au lecteur quelques pages d'anthologie. Et j'ai eu plusieurs fois le sentiment, devant les paysages évoqués par l'auteur, de voir surgir quelques-uns des lieux ruraux mythiques décrits dans *Le Grand Meaulnes*. Car ce journal est écrit.

Yves Pourcher, qui a par ailleurs publié un roman et plusieurs autres livres remarquables notamment pour leur qualité d'écriture, nous donne ici un récit qui se lit comme une œuvre de fiction.

On est au cœur de la politique. On voit se dresser des personnages, s'opérer des rencontres, sans la moindre impression de monotonie, en ayant au contraire le sentiment de retrouver la vie du peuple de France, présent à chaque halte. Mais aussi la vie politique avec les tractations entre appareils, les choix tactiques, les négociations en tout genre. On voit notamment se dérouler, en temps réel, les discussions entre Jacques Blanc et le Front national qui ont fait couler beaucoup d'encre, lors des régionales de 1986 et, plus encore, en 1998. On voit de l'intérieur comment se construit une action politique, au total « comment ça marche », comment on gagne une élection mais aussi comment on la perd. Dix-huit ans d'observation pendant lesquels le jeune étudiant est devenu professeur et a conservé intactes ses capacités d'écoute et surtout de transmission d'une expérience unique et qui nous apprend beaucoup sur la face cachée de la politique.

Janine MOSSUZ-LAVAU  
directrice de recherche au CNRS (CEVIPOF-Sciences Po)

## La région Languedoc-Roussillon



Patrice MITRAND, Atelier de cartographie de Sciences Po Paris, octobre 2004





# Introduction

---

L'élection a une histoire. En France, elle débute avec l'instauration du suffrage universel. À la veille du scrutin du 23 avril 1848, Alexis de Tocqueville découvre dans son département « le pays (qui) commençait à se couvrir de candidats ambulants, qui colportaient de tréteaux en tréteaux leurs protestations républicaines<sup>1</sup> ». Mais face à ces appels aux citoyens, à ces saluts fraternels et à ce désir d'être avant tout populaire qui caractérisent les partisans du nouveau régime, il se tient à distance. Il n'en publie pas moins une circulaire, affichée dans tout le département, et se rend sous un hangar pour participer à une réunion préparatoire de l'arrondissement de Valognes. Tocqueville y trouve une des règles du talent oratoire : « Il n'y a qu'un moyen de bien parler à la tribune, c'est de bien se persuader en y montant, qu'on a plus d'esprit que tout le monde. » Puis, au milieu de deux mille ouvriers de Cherbourg, il participe à un dîner patriotique où il continue d'apprendre : « Les discours sont faits pour être écoutés et non point pour être lus et les seuls bons sont ceux qui émeuvent. » Le jour fixé, avec les hommes de sa commune rassemblés deux par deux, suivant l'ordre alphabétique, Tocqueville s'en va voter. Il s'est mis à son rang « car je savais que dans les pays et les temps démocratiques, il faut se faire mettre à la tête du peuple et ne pas s'y mettre soi-même<sup>2</sup> ».

Après ce vote fondateur, d'autres ont suivi. Des règles, des pratiques et des modèles se sont peu à peu formés. Du nord au sud, comme l'ont bien montré les historiens<sup>3</sup>, le pays a appris, et l'élection est devenue « l'eau lustrale de la démocratie<sup>4</sup> ». À dates fixées, les candidats partent en campagne. Ils courent les banquets, les meetings, visitent les foires et les marchés, passent dans les communes et inaugurent sans cesse. Ils parlent, rient, serrent les mains et tapent sur les épaules. Pour les uns, l'élection est une fête, pour les autres, une « vaste gueule de bois<sup>5</sup> ».

1. A. de Tocqueville, *Souvenirs, préface de F. Braudel, postface de J.-P. Mayer*, Paris, Gallimard, 1978, p. 148.

2. A. de Tocqueville, *op. cit.*, p. 157-158.

3. Voir les travaux de M. Agulhon et R. Huard.

4. G. Burdeau, *La Politique au pays des merveilles*, Paris, PUF, 1979, p. 169.

5. G. Burdeau, *op. cit.*, p. 169.

Les moyens changent. L'image devient omniprésente. Mais les lieux, les formes restent souvent les mêmes. Au mois de janvier 2004, à Sarasota, en Floride, du côté du golfe du Mexique, je regarde à la télévision les reportages sur les primaires démocrates. À la veille des « caucus<sup>6</sup> » de l'Iowa, les candidats multiplient les interventions. Dans des banquets, des gymnases, des usines, des stades, perchés sur des estrades, le micro à la main, sans cravate, les manches des chemises relevées, ils parlent aux vétérans, aux membres des syndicats et aux communautés. Après l'Iowa, c'est le New Hampshire, puis l'Arizona, les Delaware, Missouri, New Mexico, North Dakota, Oklahoma et South Carolina. Howard Dean, l'ancien gouverneur du Vermont, fait campagne en bus et John Kerry, sénateur du Massachusetts, en hélicoptère. Le jeune sénateur de Caroline du Nord, John Edwards, et le général Wesley Clark multiplient les apparitions. Le 6 février, à Flint, dans le Michigan, Kerry dit à la foule : « *politics is a tough business* (la politique est un dur boulot)<sup>7</sup> ». Il est lancé dans la course à la Maison Blanche. La Floride vote au mois de mars. Mais dans cet État, et depuis longtemps, le gouverneur Jeb Bush, frère du président, mobilise les comités républicains.

Aux États-Unis, je vois des images, je lis la presse, au mieux, j'assiste à quelques réunions. En France, j'entre dans des meetings et, une nouvelle fois, je parcours les journaux, j'entends les commentaires. Que puis-je faire d'autre pour aller plus loin dans cette observation du politique ?

Mon aventure est singulière. Peut-être est-elle unique ? Commencée un hiver, à la fin de 1985, elle s'achève un été, en 2004. Dix-huit années ont passé. Dix-huit ans à suivre un homme régulièrement lancé en campagne électorale. Ce temps d'observation m'a échappé. Quand devais-je arrêter en considérant que mon étude était terminée ? Les élections se suivaient. À peine une était passée qu'une autre était annoncée. Alors je publiais des articles et je remettais à plus tard la présentation générale. Dans des cartons, je rangeais mes carnets, des piles de photocopies et de coupures de presse. Une autre raison me poussait à patienter. La peur de nuire et, en publiant, de me couper de mon terrain. Je n'avais pas la ressource d'un Laurence Wylie : faire éditer aux États-Unis le tableau de

6. Le mot « caucus », comités électoraux, serait un héritage des Algonquins, chez qui il aurait désigné des réunions de chefs de tribu. Il s'agit de réunions d'électeurs au niveau des quartiers ou des villages.

7. The New York Times, 7 février 2004.

la vie sociale d'un village du Vaucluse en refusant pendant dix ans la traduction pour, dit-il dans sa préface à l'édition française, ne pas « aggraver le caractère déjà hostile des rapports humains à Peyrane<sup>8</sup> ». Pouvais-je écrire comme Wylie ? « Les nôtres (nos journaux), il les savait disponibles car nous étions parmi les rares clients à lui acheter du papier hygiénique » ou « les brouilles des enfants ne semblent donc différer de celles des adultes que par leur durée<sup>9</sup> ». Et dire que « le candidat est un petit homme agité qui parle beaucoup ». « Le petit homme agité » n'aurait pas été très content, et les autres, candidats et public, peut-être fâchés. Alors je continuais. Au fil du temps, ma présence n'étonnait plus. Les premiers mois, les gens me demandaient : « Vous êtes le secrétaire ? Un journaliste peut-être ? » « C'est un intellectuel, répondaient les candidats. Et il n'est pas de gauche. Enfin, on l'espère ! » Après, on ne me disait plus rien. J'arrivais, je suivais, on me connaissait.

Ces dix-huit années d'observation sont inégales. Au début, il y a eu de grands moments. Deux mois intenses, février, mars 1986, pendant lesquels je n'ai presque pas quitté le candidat. Pris dans l'action, je conduisais, je portais la sacoche et le manteau. Les journées commençaient tôt et finissaient tard. Je mangeais avec eux, je dormais chez lui. Il n'y avait pas de barrage, de distance. Aux élections suivantes, en 1988, 1997, 2001, 2002 et 2004, l'observation était plus difficile, le rythme fou. Le pouvoir avait placé ses écrans et, sans cesse, je devais franchir des barrages, les secrétaires et les membres du cabinet. Je sautais des moments, je choisissais des lieux, et je ne saisisais plus que des bribes. La répétition me lassait. J'accumulais pourtant les notes et les informations.

Pour rendre compte de cette longue observation, j'ai choisi la forme du journal et de l'ethnographie. « Le jeune ethnographe qui part sur le terrain doit savoir ce qu'il sait déjà, afin d'amener à la surface ce qu'on ne sait pas encore », écrit Marcel Mauss dans son *Manuel d'ethnographie*<sup>10</sup> avant de donner quelques conseils d'écriture : « En matière de preuves seulement, se montrer disert, multiplier les témoignages, ne pas craindre les anecdotes, ni les détails des peines prises pour l'observation. »

Au commencement de l'étude, j'étais jeune étudiant mais, à la fin, plus âgé, et professeur. J'avais changé d'apparence, de statut, et cette

8. L. Wylie, *Un village du Vaucluse, traduit de l'anglais par C. Zins, Paris, Gallimard, 1979.*

9. L. Wylie, op. cit., p. 202, p. 239.

10. M. Mauss, *Manuel d'ethnographie, Paris, Payot, 1967, p. 8.*

« modification<sup>11</sup> » a dû peser sur mon enquête. En reprenant mes carnets, je relevais les différences, je notais aussi des attitudes différentes à mon égard. Les lieux n'étaient pas les mêmes. De la Lozère, j'avais suivi dans l'Hérault, puis dans le Gard, avec des pointes dans l'Aude et les Pyrénées-Orientales. Il y avait des endroits que je connaissais, que j'aimais, et puis les autres que je découvrais. Dans cette profusion des gestes et des paroles, je triais en effectuant des choix qu'il me serait souvent bien difficile d'expliquer sur le plan scientifique. Que restait-il derrière ce foisonnement ?

La scène se répète. Un homme arrive, il s'agite, crie, parle. Les autres saluent et écoutent. Mais ici ou là, des comportements, des gestes me semblent singuliers. Il se passe et se dit autre chose. Alors je note. Les jours, les années passent. Mon récit suit le calendrier. Le candidat n'est plus le même. Il s'est habitué au pouvoir, à cette déférence qui l'entoure et se manifeste, le plus souvent, « dans l'interaction face à face entre personnes<sup>12</sup> ». Des journalistes, des collaborateurs l'entourent. Je me glisse, j'entre dans le bureau, j'attends, je monte dans la voiture officielle à côté du chauffeur. Les téléphones sonnent de tous côtés. J'entends des conversations, je vois des échanges, j'essaie de comprendre. Je pars, je reviens, le temps n'existe plus.

« On me reprochait alors de ne pas avoir de point de vue, dit Raymond Depardon. Je répondais : "Mon point de vue, il est dans mes cadres, dans la durée de mes plans !" Je souffre trop en fabriquant chacune de mes images pour que l'on me dise que je n'ai pas de point de vue<sup>13</sup> ! » En 1974, il a filmé Giscard en campagne : 50,81 %, interdit d'écran pendant vingt-sept ans, devenu *Une partie de campagne*. « Moi, j'essaie de passer inaperçu, de me transformer en abat-jour », commente-t-il<sup>14</sup>. À sa façon, il capte du réel. À Marseille, Jean-Louis Comolli a filmé des campagnes. « Revenir, attendre, passer du temps : en ce sens le cinéma documentaire tourne le dos au journalisme », affirme-t-il<sup>15</sup>.

Pour aller plus loin dans mon enquête, j'ai joué. J'ai mis le costume et la cravate, j'ai patienté de longues heures et j'ai suivi. Je me suis tu.

11. Pour reprendre le titre du roman de Michel Butor.

12. E. Shills, « Déférence », traduction du chapitre 16 de *Center and Periphery* (Chicago Press, 1975, p. 276-303), *Communications*, 69, 2000, p. 240.

13. « Je suis un photographe silencieux », *L'Express*, 20 janvier 2003, propos recueillis par D. Simonnet.

14. « La planète Images selon Depardon », *L'Express*, 4 février 1993.

15. *Rencontre avec Jean-Louis Comolli*, propos recueillis par J.-M. Mariou, juillet 2001 (site internet des Éditions Verdier).

Souvent j'ai été l'abat-jour du bureau de Jacques Blanc, et puis ce proche qui venait on ne savait pas très bien pourquoi. « Un article, un livre ? Mais quand ? » me demandait-on. Et comme le héros de Conrad, l'ethnologue que j'étais se battait continuellement pour maintenir son indépendance « intérieure », sa « véritable étoffe »<sup>16</sup>. La répétition devenait lassante, l'accumulation fastidieuse. Apprenais-je plus ? La banalité, le désintérêt même guettait. Je voyais des entrées et des sorties, des succès et des échecs. Avec leurs lieux, leurs gestes, leurs officiants et leurs croyants, les campagnes électorales n'étaient-elles, en fin de compte, que des rituels ? Rites de passage selon la définition désormais classique d'Arnold Van Gennep, qui transformerait le candidat en élu du peuple, ou rites d'institution comme le pensait Pierre Bourdieu : « Parler de rite d'institution, c'est indiquer que tout rite tend à consacrer ou à légitimer, c'est-à-dire à faire méconnaître en tant qu'arbitraire et reconnaître en tant que légitime, naturelle, une limite arbitraire<sup>17</sup>. »

Avec leurs courses incessantes, leurs cris, leurs couleurs et leurs passions, ces temps qui précèdent l'élection, ces belles campagnes, ne pourraient être décryptés que grâce aux codes des rituels, et ils ne seraient que ces « pièges à pensée<sup>18</sup> » ou ces actes de communication et d'imposition<sup>19</sup>. Alors que faire des innombrables différences, de toutes les traditions, des cultures politiques, des temps, des lieux, des pratiques, des stratégies, des habitus, des savoir-faire et des hasards ? L'incessante répétition, cette débauche de gestes et de mots ne dissimulent-elles pas d'infinies variations ? Et ne doit-on pas, comme nous y incite Bruno Latour, avoir recours à une « anthropologie, non pas comme le retour vaguement ironique d'une attitude de mise à distance, mais au sens d'une enquête recommencée à nouveaux frais, dans nos propres sociétés, sur ce que signifie la modernisation<sup>20</sup> ».

16. Pour reprendre une phrase de J. Clifford, « De l'ethnographie comme fiction. Conrad et Malinowski », *Études rurales*, janv.-juin 1985, 97-98, p. 47-67.

17. P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, p. 122.

18. P. Smith, « Aspects de l'organisation des rites », dans M. Izard et P. Smith (dir.), *La Fonction symbolique*, Paris, Gallimard, 1979, p. 139-170.

19. P. Bourdieu, « Les rites d'institution », *Ce que parler veut dire*, p. 121-134.

20. B. Latour, *La Fabrique du droit. Une ethnographie du conseil d'État*, Paris, La Découverte, 2002, p. 264. B. Latour écrit aussi : « Pour faire son travail, l'ethnologue ne peut se contenter de traiter ses contemporains, ses voisins de palier, aussi mal que l'on a traité jusqu'ici les peuples lointains, c'est-à-dire en les appréhendant sous le mode de la culture et en s'efforçant de leur trouver des mythes, des rituels, des conduites symboliques et autres structures inconscientes », cité dans B. Latour, *op. cit.*, p. 262.

Grâce à ces campagnes électorales, je suis allé dans des villages, je suis entré dans des salles de mairie et des bistrots. Du nord au sud, de l'est à l'ouest de la Lozère, de l'Hérault et du Gard, j'ai vu des groupes rassemblés pour écouter un candidat. La scène, le discours se reproduisaient, mais avec tant de nuances et de spécificités. Ici, des mairies en granit, et puis plus loin, d'autres en calcaire, des petits ou des grands monuments aux morts, des drapeaux, des Mariannes, des cabanes, des lotissements, des paysans, des artisans, des pêcheurs, des viticulteurs, des hommes et des femmes, vieux ou jeunes, des visages rieurs ou austères, de grandes salles de meeting, des groupes, des foules, du bruit et de la musique. Avec le candidat, j'ai franchi ces infinies frontières qui maillent le local et forment les communautés : zones catholiques de l'Aubrac, de la Margeride et des Causses, protestantes des Cévennes, terres des montagnes, des contreforts, des plaines languedociennes, et puis pays des vigneron, des maraîchers, des manadiers, des ouvriers des vieilles zones industrielles. Je trouvais des villes et des campagnes, je voyais des groupes de médecins, des professionnels du tourisme, des entrepreneurs, des anciens et nouveaux habitants de cette région. Je découvrais un puzzle de paysages et d'identités. À sa façon, l'homme politique est un géographe, un anthropologue.

Parfois le discours était coupé, l'opposition surgissait, et les candidats devaient aller plus loin dans l'explication. Un événement national et même international troublait le rythme électoral. Le climat aussi jouait. Quand la neige tombait et paralysait les villages, la protestation s'élevait. Mais, d'autres années, les campagnes étaient printanières. La moquerie discréditait l'adversaire, le rire rendait complice<sup>21</sup>. Je notais le savoir-faire politique, l'habileté, la ruse et la stratégie. Au-delà de leur qualité « d'éligibles<sup>22</sup> », des ambitions se formaient, des gestes s'esquissaient, des rivalités apparaissaient. Car derrière l'élu principal, le leader, un autre personnage, un temps proche collaborateur, se dissimule et attend pour cueillir le fruit. Ces campagnes montrent aussi comment s'organise la succession et se transmet le mandat.

21. Y. Pourcher, « La politique au risque de la moquerie », *Le Monde alpin et rhodanien*, 3<sup>e</sup>-4<sup>e</sup> trimestre 1988, p. 191-207.

22. Comme les définit M. Abélès (*Jours tranquilles en 89*, Paris, Odile Jacob, 1989, p. 101) : « J'entends par éligibles les individus en qui les membres d'une société locale peuvent se reconnaître des représentants légitimes, et cela ne tient pas uniquement aux qualités et compétences attribuées à ceux-ci. Le processus de reconnaissance porte, on l'a vu, sur l'affiliation réelle ou présumée de ces individus à l'un ou l'autre des réseaux qui trament la vie politique locale. »

La course est passionnée. Elle épuise ceux qui ne sont pas directement concernés. Mais lui, le candidat, n'en a cure. Il veut sans cesse parler. Et pour le transporter, il demande des voitures, des avions et des hélicoptères. Le mandat naît dans ce déplacement frénétique. « Le trône du roi est sa selle », « le ciel son baldaquin » disait le proverbe pour décrire, dans le Maroc traditionnel, le mouvement incessant qui devait animer le sultan<sup>23</sup>. « Pour être élu, il faut savoir voyager », pourrait-on écrire en rappelant la première des qualités du prétendant au mandat. Tôt le matin, il part et, après avoir accumulé les kilomètres, il rentre tard dans la nuit. Après l'élection, le mandat se fixe dans des hôtels, du département, de la région, dans des palais, Palais Bourbon, Palais du Luxembourg. Mais au cours du mandat, la mobilité sera aussi permanente. Celui que j'ai suivi, « mon candidat », aimait passionnément cette effervescence.

Succès ou échec ? Élection ou rejet, avec l'obligation d'attendre le prochain scrutin ? Comment expliquer l'un ou l'autre ? Par la reconnaissance des qualités d'un candidat, sa capacité à représenter, le travail politique ? Ou par sa baraka, autrement dit ces « vertus actives qui, encore une fois, permettent à certains hommes de l'emporter sur les autres<sup>24</sup> » ? « Tu as la baraka », ai-je entendu dans des meetings. À côté des autres orateurs, Jacques Blanc écoutait, il espérait. Pourtant son histoire commence par un succès et s'achève par un échec. Au début, il y a eu la victoire, l'élection avec, pour lui, cette belle annonce : « Élu président du conseil régional. » Le mandat débute, un pouvoir se met en place. Par la suite, avec d'autres élections, par la négociation et la ruse, il se renouvelle.

Je ne dirai rien, ou presque, sur l'action politique proprement dite, sur l'inventaire des réalisations. D'autres spécialistes, dans d'autres disciplines, pourraient peut-être fournir leurs grilles d'évaluation et dire si la politique a été bonne, le mandat riche. Je ne parlerai qu'en demi-teinte des réseaux et des clientèles. « On en a mis ici de la poudre », répétait-il sans cesse pour rappeler les aides apportées. Dans des

23. C. Geertz, « Réflexions sur les symboliques du pouvoir », dans *Savoir local, savoir global, traduit de l'anglais par D. Paulme, Paris, PUF, 1986, p. 153-182. Voir aussi M. Tozy, Monarchie et islam politique au Maroc, Paris, Presses de Sciences Po, 1999.*

24. C. Geertz, *Savoir local, savoir global, op. cit., p. 171. Voir aussi R. Jamous, Honneur et baraka. Les structures sociales traditionnelles dans le Rif, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1981 et A. Mekki-Berrasa, « L'anthropologie face à la portée herméneutique du concept organisateur de baraka dans l'Islam populaire », *Anthroepotes 1 (3), p. 16-31.**

mairies, j'entendais les promesses, j'écoutais les remerciements et les nouvelles demandes. « Le président nous avait promis », disaient les maires et les responsables d'associations. Souvent, je sentais le partage, la complicité, l'ancienne connaissance. C'étaient des responsables agricoles, des médecins, des élus de la montagne et des professionnels du tourisme. Ils le tutoyaient, il leur tapait sur l'épaule. Des cercles se formaient. « Nous sommes ici entre amis », répétait-il.

Dans les grandes réunions publiques, les meetings, je sentais aussi la chaleur de l'accueil. Intérêt, popularité, fidélité ou bien charisme, ce charisme qu'à la suite d'Edward Shills, Clifford Geertz appréhende comme le signe d'un lien « avec les centres actifs de l'ordre social<sup>25</sup> ». Dans sa conférence sur *Charisme et Royauté*<sup>26</sup>, Luc de Heusch a donné son sentiment : « Les candidats au pouvoir pratiquent volontiers des opérations de séduction où l'apparence, le sourire et le geste importent plus que la rationalité du discours. Ils s'efforcent à jouer de leur charisme. Non sans se forcer, car ils ne sont pas tous doués pour ce jeu. »

Le 9 mars 2004, pour *Le Monde*, le Premier ministre espagnol, José Maria Aznar, répondait aux questions des journalistes. Après deux mandats et huit années passées à la tête du gouvernement espagnol, âgé de 51 ans, il venait d'annoncer son retrait de la vie politique. « Quand vous êtes arrivé au pouvoir, vous veniez d'une droite encore autoritaire, vous avez dû gagner des sympathies, on vous a aussi reproché votre manque de charisme. En avez-vous souffert ? » lui demandait-on.

« Moi ? Absolument pas ! Cela n'a pas d'importance. C'est comme reprocher à Zidane de ne pas avoir de cheveux. Les leaders dont on a besoin sont ceux qui ont des idées et des convictions ? Quant à la sympathie, sottises ! Il n'y a rien de pire qu'un leader sympathique qui soit un mauvais dirigeant. »

« Finalement, toutes ces années, on vous a craint, on vous a respecté et pas beaucoup aimé. Cela vous satisfait ?

– On m'a craint ? Je suis un homme tranquille. On préfère toujours être aimé mais l'important, c'est de faire ce que l'on a à faire et rester soi-même. Quand je suis arrivé, il y a huit ans, on m'appelait l'homme à la moustache. Un conseiller en image m'a dit : “Rase-la, et à coup sûr tu gagnes quatre ou cinq points de popularité.” J'ai dit non. Je constate aujourd'hui que les Espagnols m'ont accordé deux fois leur confiance,

25. C. Geertz, *Savoir local, savoir global*, op. cit., p. 154.

26. L. de Heusch, *Charisme et Royauté*, Nanterre, *Société d'ethnologie*, 2003, p. 34-35.

c'est ça qui compte. Et mon parti est en position de gagner pour la troisième fois<sup>27</sup>. »

Deux jours plus tard, le 11 mars, les sanglants attentats de Madrid provoquaient une crise du régime. Aux élections qui suivirent, le parti populaire était battu. Un nouveau Premier ministre, José Luis Rodriguez Zapatero, arrivait au pouvoir. Les commentateurs le présentèrent comme jeune et « sympathique ».

« Sympathie », « leader sympathique » avait répondu José Maria Aznar, et pour les rejeter. Cette « sympathie », les Grecs la définissait comme « la participation à la souffrance d'autrui » et les Romains comme « le fait d'éprouver les mêmes sentiments »<sup>28</sup>. Dans sa forme ordinaire, le charisme ne serait donc rien d'autre qu'une rencontre, un partage, un état éphémère qui n'existerait que dans des moments et des lieux charismatiques. « Être en phase », avec le groupe, l'opinion, pourrait-on dire autrement. Un échange, une circulation, avec un donneur et un receveur. La « grâce » avait proposé Julian Pitt-Rivers<sup>29</sup>. Mais une grâce construite, avec des titres, des budgets, des chauffeurs, des secrétaires, des chefs de cabinet et de beaux souvenirs à raconter. Quand, en 1935, à Varsovie, s'était répandue la nouvelle de la mort de Pilsudski, Gombrowicz s'en était allé avec quelques autres devant le Belvédère<sup>30</sup> où s'était formé un rassemblement : « Soudain, une file de Cadillac commença à entrer dans la cour – c'était le gouvernement avec, à sa tête, le Premier ministre Skladkowski, qui se présentait pour la dernière fois chez le maréchal. [...] Mais à la vue de la crème de l'intelligentsia polonaise rassemblée devant le Belvédère comme une poignée de perdrix, humble, tremblante, apeurée, clouée au sol comme si ce n'était pas un homme qui venait de mourir, mais un surhomme, je fus saisi d'une irritation aussi inopinée que violente. [...] Je regardai avec colère les visages pâles de quelques-uns de mes collègues écrivains et je dis à voix haute : "Quelles belles baignoles<sup>31</sup> !" »

27. « José Maria Aznar : mes vérités sur l'Espagne, l'Europe et la France », *Le Monde*, mardi 9 mars 2004, propos recueillis par Marie-Claude Decamps, Arnaud Leparmentier et Martine Silber.

28. *Dictionnaire Robert*.

29. Pitt-Rivers J., « *Postscript : the Place of Grace in Anthropology* », dans J. G. Peristiany et J. Pitt-Rivers (eds), *Honor and Grace in Anthropology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, p. 215-246.

30. *Petit palais situé sur la Voie Royale à Varsovie qui était la résidence du maréchal Pilsudski*.

31. W. Gombrowicz, *Souvenirs de Pologne*, traduit du polonais par C. Jezewski et D. Autrand, Paris, Gallimard, 2003, p. 238-239.